

# LE MONDE DES POSSIBLES

## 1. LA RENCONTRE

Patrick Laudamy

Éditions ThoT  
Roman



Lorrain d'origine et ingénieur de formation, Patrick Laudamy a la chance, grâce à son métier, de visiter de nombreux pays et de découvrir différentes cultures. Ses voyages sont toujours des moments privilégiés pour l'écriture, la lecture et les rencontres. Ancien sportif de haut niveau, il apprécie désormais quelques notes de piano ou rythmes de batterie, quand il n'est pas en train de piloter un ULM. Avec *Le Monde des possibles*, il a voulu décrire des tranches de vie dans lesquelles chacun pourrait se reconnaître : un quotidien ponctué de plaisirs et de peines, de questionnements et de désirs, de peurs et d'opportunités.

## *1. Une vie à t'attendre.*

Mya se réveille. La tête lourde. D'avoir dû batailler dans le conseil d'administration d'une société informatique pour leur faire entendre raison. Mais raison de quoi ? N'ont-ils donc pas de cœur ?

La ville de San José l'accueille comme à chaque fois qu'elle vient au siège de cette multinationale.

La Californie reste l'une des plus belles régions du monde, se dit-elle. Encore faudrait-il qu'elle puisse en savourer le climat et les douceurs culinaires espagnoles, si elle en avait le temps.

Elle apprécie de loger au centre-ville, près de la basilique érigée pour saint Joseph. Même si elle ressent quelque sentiment de honte de n'avoir jamais pris le temps d'y entrer.

— *Good morning, Sir*, dit-elle alors qu'elle appelle la réception. *I would appreciate to get my breakfast in my room as I need to hurry up and leave for San Francisco airport.*

— *No problem, Madam*, s'entend-elle répondre, *what would you like to get ?*

— *Scrambled eggs, bacon and hash brown, please.*

— *Give us ten minutes, would that be ok ?*

— *Fine*, conclut-elle en raccrochant, juste le temps de se glisser sous la douche et de se préparer.

Elle laisse son regard parcourir les prospectus qui jonchent le petit bureau en teck usé par le temps. « *Here was born Steve Wozniak, star of the Apple Success Story.* » Elle qui ne jure que par Steve Jobs, elle trouve la référence décalée. Mais bon, il faut bien que la ville surfe que ce qui peut attirer le touriste.

Elle entre dans la salle de bains et ouvre les portes de la douche pour s'y engouffrer.

L'automne commence à peine. La température est encore clémente, même si l'air marin se fait sentir. Elle aime ce type de climat, méditerranéen, avec l'avantage de San José, par rapport à San Francisco, d'être protégée par quelques montagnes qui la préservent de la pluie et du brouillard.

Elle adore les douches matinales chaudes. Les tensions de la nuit s'évanouissent. Elle bascule la tête en arrière et

laisse l'eau couler sur ses cheveux et ses épaules. Elle n'est pas particulièrement sportive, mais son corps dessine des galbes et des courbes. Si elle ne se dissimulait pas sous des vêtements assez larges et superposés, elle pourrait être regardée différemment par ceux qui l'entourent. Ses hanches affichent quelques gourmandises, mais pas trop. Ses reins offrent une cambrure sensuelle. Sa peau, plutôt blanche et n'aimant pas particulièrement le soleil, paraît douce, d'autant plus que son hygiène de vie lui impose de se badigeonner de crèmes de toutes sortes pour raffermir, hydrater, nourrir ce corps dont elle ne s'occupe que trop peu. Elle se demande parfois à quoi tous ces appareils cosmétiques peuvent servir, à part peut-être lui donner bonne conscience. L'essentiel des huiles, certes, mais bien loin de l'essentiel de sa vie...

Elle préfère chasser ce spleen et repenser à sa journée d'hier. « Qu'est-ce qu'ils peuvent être rétrogrades dans cette boîte, c'est bien la peine de se targuer d'être le *leader* alors qu'on ne prend pas soin de ses ressources les plus riches : les hommes et les femmes de l'entreprise. » Elle a toujours pensé que son côté humain la perdrait. Sans doute un peu trop d'empathie.

La sonnerie de la porte de sa chambre retentit. Oups, elle s'est laissée aller à savourer trop longtemps sa douche. Elle attrape une serviette, l'enroule autour de

ses cheveux blonds. Elle enfle un peignoir à la va-vite et se dirige vers la porte alors qu'une seconde sonnerie se fait entendre.

— *Coming!* lance-t-elle.

— *Sorry, Madam, thought you were still asleep,* dit le serveur en déposant le plateau sur la petite table dans le coin salon.

— *Thanks a lot, would you mind asking the reception to ask for a cab, let's say in about forty-five minutes?* demande-t-elle en regardant l'horloge et en pensant que quarante-cinq minutes vont lui suffire pour se préparer.

— *No problem, I will ask,* répond l'homme, imposant avec son mètre quatre-vingt-dix et ses mains gigantesques, en complet-veston et nœud papillon, avec un sourire éclatant et un air d'adolescent – alors qu'il doit frôler la cinquantaine.

Mya constate la faute de vocabulaire, mais ne s'en formalise pas. Qu'importe, le tout est que la demande se fasse à la réception et que le taxi soit à l'heure.

Elle remercie le serveur pour sa diligence et lui glisse un billet vert à l'effigie de George Washington... Un dollar, un geste systématique aux États-Unis, le fameux *tip* qui fait vivre bon nombre d'Américains, les salaires restant pour la plupart très faibles en comparaison du niveau de vie.

En dévorant ses œufs, elle jette un œil à son iPhone.

Un message reçu. Sa mère.

Très présente, sans doute trop.

Très protectrice, sans doute trop.

Toujours à lui demander si elle a rencontré l'homme de sa vie.

Et si sa vie se faisait sans homme. Pourquoi doit-on reproduire les modèles ? Ne peut-on pas vivre autrement ? Même au point d'en être différente ? Facile à dire, moins simple à faire. La vie nous impose des cadres, nous rangeant dans des boîtes. Ceux qui n'y entrent pas sont considérés comme des marginaux, des extraterrestres même.

Elle ne peut alors s'empêcher de fredonner la chanson de Michel Berger.

*Ne me dites pas que ce garçon était fou*

*Il ne vivait pas comme les autres, c'est tout*

*Et pour quelles raisons étranges*

*Les gens qui n'ont pas comme nous,*

*Ça nous dérange ?*

Même si Mya souhaitait que ce ne soit pas le cas, elle ne peut, et encore moins, ne veut l'avouer à sa mère. Elle lui répondra de l'aéroport ; après tout, elle doit être en

train de dormir avec les neuf heures de décalage entre la Californie et Paris.

Aujourd'hui ce sera jean Diesel et tee-shirt coloré manches longues Desigual avec un perfecto en cuir marron. Chaussures plates, type ballerines, noir et beige.

Elle boucle sa valise, s'assure que dans son sac à main se trouvent un livre – celui du moment, un Gounelle – et son carnet sur lequel elle ne manque jamais de poser des mots et des phrases. Tel un carnet intime d'adolescente.

Les quarante-cinq minutes sont écoulées ; le téléphone l'extirpe de ses pensées.

Et s'il y avait quelqu'un qui l'attendait à la descente de l'avion à Paris... Moment improbable, pense-t-elle. Elle secoue la tête. Jamais ce ne sera le cas, même si son cœur n'espère que ça.

— *Yes, I am ready, I will be down in a few minutes,* dit-elle à la réceptionniste, apparemment excédée d'avoir dû appeler.

Le service à l'américaine a ses limites.

Elle glisse son cartable sur la poignée de sa valise à roulettes de marque et, après avoir balayé du regard sa chambre afin de s'assurer de ne rien avoir oublié, ouvre la porte donnant sur le couloir.

Et si un jour un bouquet de fleurs m'attendait dans ma chambre ?

Et si...

La porte claque derrière elle.

Elle s'engouffre dans l'ascenseur, laissant sa mélancolie dans la chambre.

Sa prochaine visite ne sera pas pour Apple, mais pour Google... Un autre monstre de cette Silicon Valley.

## *2. Oser pour ne pas subir.*

Mya se dit épanouie et libérée. Enfin, c'est ce qu'elle sert à ceux qui veulent bien l'entendre et l'écouter.

Les quelques hommes qui l'ont initiée au plaisir – même si pour elle il y a comme un goût d'inachevé dans l'atteinte de son propre désir – n'ont pas été suffisamment à sa hauteur – intellectuellement et culturellement – pour qu'elle ait pu, ne serait-ce qu'imaginer, construire une relation solide et durable.

C'est au désespoir de sa mère et de sa sœur qui toutes deux se sont imprégnées du modèle féminin standard. Un mariage, un enfant, une maison, une voiture, la famille et la belle-famille, quelques amis, faire en sorte surtout qu'ils leur ressemblent, les vacances d'été immuables en termes de début, de fin et de durée; seul le lieu est autorisé à changer. Et encore... Elles se disent aussi heureuses, tout

autant épanouies. Sans doute une différence de définition... Elles tiennent leur maison comme un homme s'occupe de sa voiture. Elles visent la perfection pour qu'on dise d'elles qu'elles sont des épouses et des mères idéales. À chaque instant de la journée.

Mya, par ses lectures, s'est trouvée confrontée à ce modèle. Elle s'est dit, à la fin de son adolescence, que ce devait être confortable, mais elle s'est tout de même rendu compte que ce pouvait être un modèle restrictif et démodé.

Elle le constatait à chaque fois qu'elle croisait sa mère. Castratrice par excellence. Remplie de préjugés. Et elle allait devoir subir des salves de questions et de commentaires au cours d'un déjeuner auquel elle ne pouvait échapper. Un rituel qu'elle avait de plus en plus de mal à supporter.

À chaque rencontre, elle pouvait mesurer l'effort dont avait dû faire preuve son père toute sa vie. Un effort qui lui avait sans doute coûté la santé. Il avait été usé par son travail, mais surtout épuisé de ne pas pouvoir être lui-même, un homme doux et affable, à l'écoute et dans l'accompagnement, un homme qui inspirait confiance et sérénité... Mais seulement aux yeux des amis et des collègues. Car dans l'environnement familial, sa mère avait œuvré pour le contrôle et

la maîtrise, ne laissant plus aucune place à la générosité paternelle, seulement aux conflits, aux jugements, et pire encore, à l'ignorance.

Le fief de sa mère : *L'Européen*, en face de la gare de Lyon. Une cantine de luxe. Un lieu de passage. Un endroit où ceux qui arrivent de province croisent ceux qui résident dans la capitale et sa banlieue. Plutôt facile d'accès pour Mya d'ailleurs, grâce à la ligne 14.

Toujours la même table. À l'étage. Coincée entre la rambarde de la mezzanine et les allées et venues des serveurs et serveuses.

Mya prenait un malin plaisir – elle avouait en avoir honte, mais ce sentiment était vite passé – d'arriver en retard, prétextant un agenda surchargé, alors que sa mère n'avait plus rien d'autre à faire.

Elle avait été une *working girl* de son époque. Elle avait suivi à distance l'émancipation féminine, mais pas trop, ses schémas de famille étant trop fortement ancrés en elle. Elle les avait d'ailleurs transmis et inculqués à ses deux filles. L'une avait tout reçu : la sœur de Mya. L'autre n'avait rien retenu : Mya. L'une dans une sorte de soumission. L'autre rebelle. Et elle confesse aujourd'hui qu'elle ne s'en porte pas plus mal.

— Bonjour, maman, dit-elle en arrivant haletante,

comme si elle venait de courir le quatre cents mètres, approchant la meilleure performance de l'année, mais en talons, en tailleur, avec sac à main et attaché-case gonflé d'un *laptop*, d'un iPad, d'un Mac Book et sans doute de quelques dossiers « Mirza ».

Les dossiers Mirza sont ceux qu'on trimballe partout, qu'on sort à l'occasion, qu'on aère de temps en temps, du nom du chien de la fameuse chanson de Nino Ferrer des années soixante.

— Bonjour, ma chérie, lui répond sa mère, avec ce petit ton agacé qui a pour but de lui montrer qu'elle est une nouvelle fois en retard. Tu sais qu'un jour tu trouveras chaise vide quand tu arriveras ?

« Si seulement », pensa tout bas Mya. Mais bon, pas la peine de chercher la bataille, sa mère aurait encore le dernier mot. Proche de la mauvaise foi, tellement proche que, parfois, Mya se demande comment sa mère a pu garder autant d'amies. Clubs de bridge, de tarot, de danses de salon, de zumba, de fans d'opéras, etc.

— Comment vas-tu, maman ? Tu ne te souviens jamais qu'il peut y avoir des décalages horaires avec certaines zones du globe, ce qui ne me permet pas de te répondre dans les cinq secondes qui suivent ton SMS...

— Oui, je sais, lui répond sa mère en trempant les lèvres dans son verre de vin blanc.